



Commissariat
aux langues
officielles

Office of the
Commissioner of
Official Languages

AU-DELÀ DES MOTS



LE CYBERBULLETIN DES LANGUES OFFICIELLES DU CANADA

Mot du commissaire

Automne 2008
ISSN : 1916-3495

Apprendre et conserver une langue : un exercice pour le cerveau

par *Graham Fraser*

La scène s'est passée il y a près de 30 ans, mais elle est gravée dans ma mémoire. Mon fils le plus jeune, qui fréquentait à l'époque la maternelle d'une école francophone à Québec, jouait avec des enfants du voisinage dans la ruelle derrière la maison lorsqu'on lui a crié de venir manger. Se tournant vers ses amis, il a dit : « Il faut que je m'en aille ».

J'étais à la fois plein de jalousie et de fierté. Je ne pouvais m'empêcher de penser : « Je me suis échiné pendant des heures et des heures, à l'école secondaire, à mémoriser les diverses formes du subjonctif et mon fils, qui ne sait pas encore ce qu'est le subjonctif, et encore moins que l'expression "il faut que" appelle ce mode, venait de prononcer cette phrase sans réfléchir ».

J'ai chéri cette expérience et beaucoup d'autres au fil des années que j'ai consacrées à l'apprentissage de la langue : pendant mes études, à l'âge adulte, quand j'étais journaliste et maintenant, à titre de commissaire aux langues officielles.

Pour ceux et celles d'entre nous qui n'ont pas appris une langue seconde au contact de nos parents ou de nos camarades de jeu, le processus d'apprentissage se fait par étapes souvent difficiles, qui sont accompagnées de pentes raides et de périodes de stagnation. Nous avons tous une façon d'apprendre la langue qui nous est propre : pour certains, c'est en classe, pour d'autres, c'est l'environnement social; certains apprennent surtout par la lecture et le raisonnement, tandis que d'autres font appel à l'écoute et à l'intuition.

L'apprentissage d'une autre langue semble parfois sans espoir, jusqu'à ce qu'un changement survienne dans l'environnement. Pendant ma dernière année du secondaire, je me souviens d'avoir eu un frisson lorsqu'un de mes professeurs, un homme sarcastique qui ne mâchait pas ses mots, m'a dit sur un ton gentil et compatissant inhabituel qui avait rendu son commentaire encore plus épouvantable : « Fraser, vous n'avez vraiment pas le don des langues ». Un an et demi plus tard, tandis que je participais à un projet d'été au Québec, j'ai fait un grand pas en avant. Je suis passé du rang d'étudiant médiocre en français, à l'école secondaire, à celui d'une personne capable de parler et de comprendre la langue.

L'apprentissage d'une deuxième ou d'une troisième langue nécessite l'entrée dans un autre univers, et l'acquisition d'un nouveau code. Pour un locuteur anglophone, les mystères de l'utilisation du « tu » et du « vous » laissent pressentir de nouvelles complexités dans les relations sociales.

Cependant, parler une langue n'est pas, comme certains le pensent, comparable à monter à bicyclette — une habileté qui ne s'oublie jamais une fois qu'on l'a maîtrisée. Ce serait plutôt comparable à l'apprentissage d'un sport : arrêtez de pratiquer, et l'habileté se perd; pratiquez davantage et une amélioration est presque inévitable. Le vieux cliché s'applique : utilisez-la, sinon vous la perdrez.

Après avoir travaillé au Québec pendant trois étés (j'ai effectué des fouilles archéologiques durant un été, et j'ai été préposé aux soins dans un hôpital psychiatrique situé à l'est de Montréal au cours des deux autres), j'ai finalement obtenu mon diplôme universitaire et j'ai décroché un emploi en journalisme à Toronto. J'ai donc commencé à perdre mon français, mais une amélioration était perceptible s'il m'arrivait de passer une seule fin de semaine chez des amis, à Montréal.

Huit ans après avoir obtenu mon diplôme universitaire, je suis déménagé à Montréal en compagnie de ma famille, et j'ai tout fait pour ranimer et perfectionner mes compétences linguistiques. Une fois de plus, j'avais l'impression que mes oreilles bourdonnaient lorsque j'entendais le son des voyelles glissantes, des diphtongues et des expressions inconnues et quand j'essayais de capter les divers accents et niveaux de langue. L'extraordinaire monologue québécois, Yvon Deschamps venait de publier un recueil ses monologues les plus connus, et tandis que le disque jouait, je lisais et relisais les transcriptions, émerveillé par l'œuvre de M. Deschamps et par son effet à l'oreille.

Je me suis finalement rendu compte qu'apprendre et conserver une langue est comparable à acquérir et à maintenir une bonne forme physique. Les façons d'y parvenir sont infinies et agréables dans la majorité des cas. Il faut simplement s'y mettre.

Table des matières

Dossier spécial - Travailler dans sa langue seconde

<i>Ricardo and Friends</i>	4
Des mots magiques.....	7
Le passeur d'idées	9
Immersion totale	11

Portrait

Retrouver l'Acadie perdue	12
---------------------------------	----

Coup d'oeil sur une communauté

Maillardville, le cœur francophone de Coquitlam	14
---	----

Les langues dans le monde

Des Francos chez l'oncle Sam	18
------------------------------------	----

Les bons coups...

Le français, l'anglais et la musique en harmonie au CNA.....	24
--	----

Événement en vedette

Franc-au-jeu	26
Du « chiac » au français.....	29
Des « trips de gang » imbattables	30
De participante à organisatrice.....	31

À l'étude	32
-----------------	----

Donnez-vous votre langue au chat?	35
---	----

À vous la parole	36
------------------------	----

La rubrique linguistique	37
--------------------------------	----

Liens d'intérêt	38
-----------------------	----

Dossier spécial

Travailler dans sa langue seconde

Un cuisinier québécois bien connu, une Albertaine qui enseigne le français, un journaliste politique et une jeune employée de la bibliothèque du Parlement ont une chose en commun : ils travaillent dans leur langue seconde. Ils nous racontent comment s'est passé leur saut dans l'univers de l'autre langue officielle.

Ricardo and Friends

par *Luc Boulanger, Montréal (Québec)*

On pourrait dire sans se tromper que Ricardo Larrivée est un artiste : il pratique l'art culinaire avec brio et il a l'art de se faire des amis. Cet expert des petits plats simples et délicieux a tellement de plaisir à cuisiner pour des téléspectateurs francophones qu'il n'a pu s'empêcher d'accepter un défi à la mesure de ses talents quand des producteurs lui ont proposé d'animer une émission culinaire en anglais. Quand on aime les gens comme il les aime, peut-on refuser une occasion d'entrer dans le salon de quelques millions d'autres par la magie du petit écran? C'est aussi impossible que de faire du beurre sans crème!

La découverte des Prairies

Ricardo Larrivée a trouvé sa vocation « par accident ». À la fin des années 1980, après des études en hôtellerie à Montréal, à l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec, il craint de passer sa vie dans un bureau et décide de s'inscrire en communication au Collège Algonquin d'Ottawa. Deux ans plus tard, le jeune diplômé décroche un emploi de technicien à la chaîne française de Radio-Canada... à Regina, en Saskatchewan. Il se débrouille bien en anglais, mais ce poste bilingue lui permettra de perfectionner sa langue seconde. Et l'aventure commence!

« J'avais des amis tant anglophones que francophones à Régina. J'ai même travaillé à l'implantation d'écoles francophones en Saskatchewan et écrit pour l'hebdo fransaskois *L'Eau-vive* », se souvient-il.

Après le boulot, Ricardo se tient occupé... à la cuisine. Évidemment! « En moins d'un an, je crois que la moitié du personnel de la station de radio avait goûté mes plats... » C'est d'ailleurs à Regina qu'il découvre la recette idéale pour se faire de nouveaux amis : tous les week-ends, il accueille chez lui des gens pour un repas et une soirée délectables! Son amour de la cuisine est vite remarqué par ses patrons, qui lui offrent une chronique hebdomadaire sur la cuisine internationale à la radio, puis à la télévision.

« Ma vie professionnelle et ma vie d'adulte ont commencé en Saskatchewan. À 22 ans, j'ai eu la chance de gagner ma vie en parlant de ma passion : la nourriture. J'ai aussi découvert le multiculturalisme, la nature des Prairies, les ciels si beaux, le paysage rude et unique des Badlands », reconnaît le populaire cuisinier.

La route du succès

De retour au Québec, au milieu des années 1990, Ricardo collabore au journal *La Presse* et à l'émission *Les Saisons de Clodine* télédiffusée par TVA. Il rencontre l'amour de sa vie, sa partenaire Brigitte Coutu, une nutritionniste avec qui il aura trois adorables filles.

De chronique en chronique, de projet en projet, le virtuose de la batterie... de cuisine gravit les échelons du succès. Après avoir longtemps donné ses recettes et ses trucs en français, y compris à son émission quotidienne *Ricardo* qu'il anime à la télévision de Radio-Canada depuis sept ans, il le fait maintenant aussi en anglais à *Ricardo and Friends*, sur Food Network. Son magazine culinaire *Ricardo* est aujourd'hui publié dans les deux langues officielles et distribué partout au Canada, tout comme ses livres de recettes, ses magazines hors série et le reste...

Dans la langue du parrain

Quand Ricardo était enfant, son parrain – un Italien de New York qui s'était lié d'amitié avec ses parents – lui parlait en anglais, et Ricardo lui répondait en français. « Aujourd'hui, je fais la même chose avec mes trois filles, explique le papa de 41 ans. Je leur parle en anglais en fin de journée, à l'heure du repas. Aussi, je les emmène, à tour de rôle, dans mes tournées de promotion à Toronto ou à Vancouver, pour les sensibiliser à la réalité canadienne. Selon moi, on ne doit pas forcer un enfant à apprendre une langue. On doit plutôt lui montrer à aimer cette langue, en lui prouvant que c'est une richesse de maîtriser une deuxième langue. Quand mes filles me voient parler cuisine avec passion à des inconnus des Maritimes ou de l'Ouest, elles réalisent bien que c'est un atout. »

Dans l'une de ses quatre cuisines qu'il a transformée en studio, chez lui à Chambly, en Montérégie, l'animateur enregistre souvent plusieurs émissions dans une journée, passant tout de go de l'anglais au français et vice versa. Conscient qu'il lui reste des choses à apprendre, il suit les conseils d'un professeur d'anglais qui lui donne des leçons privées plusieurs heures par semaine. « Nous travaillons mes intonations afin que ça me vienne naturellement en ondes, et aussi pour éviter que je traduise du français à l'anglais dans ma tête pendant que je parle. Depuis que j'ai commencé *Ricardo and Friends* en octobre 2006, j'ai plus de plaisir à parler anglais, à jouer avec les mots, les synonymes, les subtilités de la langue... Mais je ne veux pas perdre mon accent québécois, car mon accent, c'est ma personnalité! », ajoute-t-il avec un large sourire.

Ricardo a pris le pari de ne pas changer pour plaire aux téléspectateurs anglophones. « J'espère qu'ils vont m'aimer comme je suis. Si Céline Dion l'a fait en musique, je peux bien essayer de le faire en cuisine! », lance-t-il dans un éclat de rire.

Manger mieux, manger local

Ricardo est un fervent défenseur de la cuisine régionale. Il veut utiliser sa nouvelle tribune nationale pour faire découvrir les diverses cuisines locales à toute la population canadienne. « Il faut manger selon la région où l'on habite, la nature autour de nous. Le lieu géographique influence – ou devrait le faire – notre manière de cuisiner. Il y a aussi l'héritage du passé, de la culture. Le Québec est naturellement plus tourné vers l'Europe, et la Colombie-Britannique, vers l'Asie. »

Comme du bon pain

Le Ricardo que des milliers de Canadiennes et de Canadiens connaissent par la télé ne fait pas semblant d'être gentil et sympathique. Loin de jouer la vedette quand la caméra s'éteint, il établit des relations particulières avec tous ceux qui croisent sa route. Le personnel de l'éditeur montréalais de ses magazines peut en témoigner. Quand Ricardo arrive, sa présence est aussi lumineuse que le soleil! Il prend le temps de saluer, d'encourager et de remercier tous les employés, de la réceptionniste aux cadres, en passant par les graphistes et les représentants aux ventes. Il monte ensuite aux bureaux de son producteur télé et, là aussi, fait le tour avec la même chaleur, la même attention.

La crème des communicateurs

Son talent, son charisme et sa bonne humeur ont fait de Ricardo une personnalité appréciée du public au Québec et dans le reste du Canada. Mais la clé de son succès se trouve dans son côté rassembleur et sa générosité. Ricardo est tout sauf un solitaire. C'est un gars d'équipe, un homme de famille, un être de plaisir. Il aime profondément le monde et le monde le lui rend bien. Avec lui, échanger, cuisiner et manger en français comme en anglais, c'est du gâteau!

Pour en savoir plus sur Ricardo...

www.radio-canada.ca/television/ricardo

www.foodtv.ca/ricardoandfriends (en anglais seulement)

www.editionsgesca.ca

Des mots magiques

par Scott Stevenson, Sherbrooke (Québec)

Enfant, Tara Natter n'était pas plongée dans un univers francophone, mais elle a résolument fait le saut lorsqu'au début de sa vie adulte elle étudiait en Alberta. Aujourd'hui, elle travaille, écrit et vit surtout en français.

Enseignante de français langue seconde, elle a publié son premier livre, intitulé *Sabita et les mots magiques mêlés*, plus tôt cette année. Ce projet familial, auquel ont participé ses enfants et son mari, qui est francophone, représente un nouveau jalon important dans la voie que Tara a choisie lorsqu'elle était à l'université.

Un parcours difficile

Après avoir étudié en anglais durant un an, tout en suivant quelques cours de français à l'Université de Calgary, « j'ai accepté l'invitation de mon amie Barb Luft à devenir sa camarade de chambre à la Faculté Saint-Jean, à Edmonton. J'avais fait de réels progrès en français depuis mes études secondaires, mais j'étais encore loin de parler couramment cette langue », ajoute-t-elle.

Couverture du livre de Tara Natter.

« Je me souviendrai toujours du temps passé au laboratoire de langues pour perfectionner mon accent, se rappelle-t-elle. Ma grande difficulté était de faire la différence entre *u* et *ou*—deux sons qui n'existent pas en anglais. Chaque fois que je donnais une mauvaise réponse, l'ordinateur me traitait d'« espèce d'abrutie! », en anglais, pour je ne sais quelle raison. »

« Un autre truc pour améliorer ma prononciation consistait à lire en tenant un stylo entre mes dents. Je devais renforcer les muscles nécessaires pour prononcer les mots en français—et je m'y appliquais religieusement. Je me souviens aussi de Michel Corbeil, qui me faisait patiemment répéter les mots *dessus* et *dessous*, en plaçant ses mains au-dessus ou en dessous de la table de cuisine à la résidence, et de Nhan qui riait de moi parce que j'avais parlé d'un *poivre vert* au lieu d'un *poivron vert*. Nhan était incontestablement un professeur dur à cuire, mais il m'a aussi offert son soutien indéfectible lorsque j'étudiais le français », de raconter Tara.

« Je ne regretterai jamais la décision de m'être donnée corps et âme à l'apprentissage du français. C'est un apprentissage qui m'a vraiment permis de me frayer un chemin. Bien que je ne sois pas un produit de l'immersion française, j'ai appris la langue en étant véritablement entourée de merveilleux amis francophones. »

Tara a terminé son diplôme en enseignement du français à l'établissement qui s'appelle aujourd'hui le [Campus Saint-Jean](#) de l'Université de l'Alberta et qui est situé dans le quartier [Bonnie Doon](#), un district francophone d'Edmonton. Elle a également travaillé comme fille au pair durant une année à Dijon, en France, pour perfectionner son français et mieux connaître la culture française.

Mais ce n'est pas là qu'elle a rencontré William, son mari français. « Beaucoup de gens présument que j'ai fait la connaissance de mon mari en France, mais en fait, nous nous sommes connus au Canada. Nous nous sommes rencontrés à l'Halloween, lors d'une soirée dansante qui avait lieu au centre culturel français situé près de la Faculté Saint-Jean, en octobre 1997. Il était déguisé en fantôme, et moi en gitane. Mon mari participait à un programme d'échange entre l'Université de l'Alberta et l'école de génie où il poursuivait ses études. »

Le couple s'est marié dans le sud de la France en 2000, et il a maintenant deux enfants : Laura, 4 ans Nicolas, 6 ans. Étant donné que Tara et William parlent français à la maison, le français est la langue maternelle des enfants.

« Mes enfants s'expriment aussi bien que tous les autres enfants de leur âge qui vivent en France », d'expliquer Tara. Elle ajoute que ses enfants parlent aussi bien l'anglais que le français, grâce à l'école et aux amis qui sont pour la plupart anglophones depuis que la famille vit dans la région d'Ottawa.

« Nous avons l'immersion française au Canada, mais nous manquons de ressources », ajoute-t-elle. « J'ai écrit ce livre surtout pour qu'il serve d'outil en langue seconde. »

Allier plaisir et apprentissage

Le but du livre est de procurer du plaisir. « Si vous expliquez les sons et les lettres à l'aide de la magie, les enfants raffolent de ce genre d'exercice. Il est difficile de trouver des livres éducatifs qui sont amusants. »

Le processus de publication du livre a été une affaire de famille, à laquelle a participé un cousin qui vit à Vancouver. William, le mari de Tara, est le narrateur de la version sur disque compact, et leur fils Nicolas fait les sons des créatures mythiques à un œil appelées *copissons*.

« Dans les écoles, les enfants adorent mon livre et les enseignants le réclament. Je me rends sur les lieux vêtue d'une robe de l'époque médiévale, j'enseigne le chant qui est présenté dans le livre, et je réponds aux questions sur la rédaction et la publication », ajoute-t-elle. « J'adore ce que je fais : aller rencontrer les enfants et devenir pour eux une source d'inspiration. J'essaie de susciter l'intérêt des gens pour le français. »

La langue maternelle de Tara fascine ses auditoires. « Les enfants me demandent sans cesse : "Êtes-vous née francophone?" Je leur explique comment je suis devenue bilingue, et que je vis maintenant en français avec mon conjoint. »

Elle raconte qu'apprendre une langue seconde dépend de la motivation, ce dont elle ne manquait pas lorsqu'elle s'est lancée dans l'apprentissage du français. « Je voulais apprendre le français parce que je savais qu'il y avait une pénurie de professeurs de français. J'aime cette langue. J'adore sa sonorité. J'aime la culture française. Je suis contente de communiquer avec mes amis dans les deux langues. J'aime partager ce privilège. »

Le livre de Tara Natter se trouve en librairie, et à l'adresse du site Web de sa maison d'édition www.liriton.com .

Le passeur d'idées

par Réjean Paulin, Ottawa (Ontario)

« Je me suis dit que l'une de mes forces serait de faire le pont entre les deux cultures canadiennes. »

Résolument francophone, bilingue à souhait, Daniel Leblanc explique aujourd'hui en anglais la politique canadienne au Canada entier dans le *Globe and Mail*. Son métier consiste d'abord à informer, mais aussi à faire le pont entre les deux communautés linguistiques du pays.

Capable de comprendre la politique canadienne et de l'expliquer dans les deux langues officielles, il a toujours voulu rapprocher les deux cultures. « On cherche parfois son créneau quand on veut devenir journaliste. On se demande ce que l'on peut apporter au métier. »

Sa francité et son ouverture à l'anglais constituent l'aboutissement d'un parcours qui l'a vite familiarisé avec la mosaïque canadienne.

Son nom, Leblanc, remonte aux plus lointaines origines du français en Amérique du Nord. Ses ancêtres proviennent de Trois-Rivières. Ses parents, Levasseur du côté de sa mère, Leblanc de celui de son père, sont Franco-Manitobains. Il est né à Ottawa, mais il était encore au berceau quand sa famille a déménagé au Québec.

Enfant, il visitait régulièrement le Manitoba et la Nouvelle-Écosse avec ses parents. Ces voyages l'ont éveillé aux multiples facettes culturelles du pays, d'est en ouest. « Cela m'a donné une meilleure connaissance du Canada. »

Quitter Ottawa avant d'apprendre à parler aurait pu l'éloigner de l'anglais, mais son frère de trois ans son aîné a veillé au grain... Sans trop s'en apercevoir, on s'en doute! « C'est lui qui avait le contrôle de la télévision. Il préférait regarder les "petits bonhommes" du samedi matin en anglais. »

Soumis aux exigences de son grand frère, Daniel a dû se forcer très jeune à comprendre cette langue. Il l'a plus tard étudiée au secondaire dans un programme enrichi au Collège Saint-Alexandre à Gatineau.

Ses compétences linguistiques lui facilitent les choses sur la Colline du Parlement. Il converse tout naturellement dans la langue de son interlocuteur.

Il en tire une image assez nette des deux communautés de langue officielle, lesquelles lui semblent à la fois semblables et différentes.

Semblables, du fait qu'elles partagent des valeurs sociales, mais différentes parce que chacune possède des références qui lui sont propres.

Certains événements n'ont donc pas le même sens partout. Le scandale des commandites en est un bel exemple à son avis. « Il y avait quelque chose de plus québécois parce que cette affaire était liée aux drapeaux et à la question nationale. »

Il a longuement traité de cette affaire dans son livre *Nom de code : MaChouette*. Il a pris sa plume française pour l'écrire.

« Je l'ai fait parce que j'ai vécu l'enquête en français. Aussi, je voulais me prouver que j'en étais encore capable. »

Sans s'angoisser parce qu'il vit en anglais, il ne fait pas l'autruche. « J'ai vu l'assimilation chez certains de mes cousins. C'est un fait de la vie, c'est quelque chose qui fait peur », dit-il, avec une pointe d'inquiétude dans les yeux.

Il s'en protège en revenant à ses racines. Il l'a fait par l'écriture de son livre. Ce sont toutefois sa famille et sa ville qui constituent son véritable havre. Lui et sa conjointe francophone habitent à Gatineau. Ils veillent à ce que leurs trois enfants âgés de cinq, dix et quatorze ans vivent et grandissent en français.

Conscient que l'on préserve sa langue et sa culture au prix d'un certain effort, il pose un regard réaliste sur la place des deux langues officielles dans la vie politique canadienne.

« C'est agréable d'entendre Michael Ignatieff poser une question en français à Stephen Harper qui lui répondra en français. Mais il ne faut quand même se faire d'illusion. »

Il sait par expérience qu'un journaliste unilingue anglophone au Parlement parvient à tirer son épingle du jeu, même s'il craint parfois d'avoir raté quelque chose d'important en français. On est porté à croire que c'est beaucoup plus difficile pour l'unilingue francophone.

Pourtant, son travail dans un quotidien anglophone l'amène à fréquenter un monde assez accueillant. L'idéal linguistique canadien y a sa place. « Je trouve que nous avons une belle sensibilité à cette question au *Globe and Mail*. »

Il y a trouvé ce qu'il cherchait quand le journal tentait de recruter un jeune journaliste bilingue pour couvrir l'actualité parlementaire. L'occasion s'est présentée en 1998, peu de temps après l'obtention de sa maîtrise en science politique. Il s'est demandé si cela ne lui arrivait pas un peu trop tôt, sachant que l'on offre d'habitude ce genre de travail à un professionnel chevronné.

Voilà maintenant dix ans qu'il partage un monde sans barrières linguistiques avec ses concitoyens. Sa souplesse langagière lui rapporte. En 2002, il a reçu le prix de l'Association canadienne des journalistes dans la catégorie « Journalisme d'enquête ». Il est également colauréat du prix Michener 2004 pour service méritoire en journalisme.

En définitive, la proposition qu'on lui a faite est arrivée à temps.

Immersion totale

par *Kevin Machida, Ottawa (Ontario)*

Les programmes d'immersion, les colonies de vacances, les échanges de travail entre le Canada français et le Canada anglais : les jeunes Canadiens ont de nombreuses possibilités d'apprendre leur deuxième langue officielle et de vivre dans cette langue. Des expériences de ce genre constituent l'un des importants avantages de grandir au Canada, parce qu'elles permettent à nos jeunes d'acquérir un bagage inestimable qui facilitera leur intégration au marché du travail.

« L'immersion en français m'a aidée à améliorer ma connaissance de la langue et m'a donné une bonne perception de la diversité du Canada me donnant l'occasion de rencontrer des jeunes d'un océan à l'autre. Le bilinguisme m'a vraiment ouvert beaucoup de portes. »

-- Katie Zeman

Aujourd'hui, Katie Zeman est parfaitement bilingue, et elle travaille à la Bibliothèque du Parlement à Ottawa. Katie a grandi dans le nord de la Colombie-Britannique. Ses parents sont anglophones, et elle a été mise en contact avec le français pour la première fois en sixième année. Cependant, par la suite, elle a su tirer parti de toutes les occasions qui se sont présentées pour vivre l'expérience de la culture bilingue du Canada :

- Immersion tardive : de la sixième à la douzième année;
- [Rencontres du Canada](#) 🌍 : un programme d'une semaine axé sur les études canadiennes qui se donne à Ottawa;
- [Échanges sur les études canadiennes](#) 🌍 : une conférence bilingue d'une semaine sur diverses questions canadiennes;
- [Forum pour jeunes Canadiens](#) 🌍 : une conférence et une occasion de discuter pendant une semaine, à Ottawa, qui favorisent les compétences en leadership au moyen de l'étude de la gouvernance, de la démocratie et de la citoyenneté.

Pendant que Katie poursuivait ses études dans le but d'obtenir un diplôme bilingue en études canadiennes au [Campus Saint-Jean](#) 🌍, le campus francophone de l'Université de l'Alberta, elle a continué à postuler des emplois d'été, comme ceux qui sont indiqués ci-dessous, qui lui permettraient de travailler dans les deux langues officielles :

- [Programme d'échanges de travail Québec/Alberta](#) 🌍 (en anglais seulement) : guide touristique bilingue au Parc national de la Jacques-Cartier, à Québec.
- [Programme des guides parlementaires](#) 🇨🇦 : guide touristique bilingue au Parlement, à Ottawa.
- [Programme fédéral d'expérience de travail étudiant](#) 🇨🇦 (PFETÉ) : guide touristique bilingue à Rideau Hall, la résidence de la gouverneure générale du Canada, à Ottawa.
- [Programme de guides étudiants en France](#) 🇨🇦 : guide touristique bilingue au Monument commémoratif du Canada à Vimy.

Ses multiples expériences du bilinguisme, à l'école et sur le marché du travail, lui ont permis d'être exposée aux deux langues officielles et d'utiliser autant le français que l'anglais au travail.

Portrait

Retrouver l'Acadie perdue

par Mireille Leblanc - Moncton (Nouveau-Brunswick)

Dans la vie de tout individu, il existe quelques moments pivots qui restent à jamais gravés dans la mémoire. Donald DesRoches, lui, n'oubliera jamais deux événements distincts qui ont forgé son attachement à sa langue et à sa culture.

Deux événements déclencheurs

Le premier est survenu alors qu'il était étudiant à l'Université Sainte-Anne, en Nouvelle-Écosse et qu'il a visité l'église du [lieu historique national du Canada à Grand-Pré](#), un site commémoratif de la déportation des Acadiens. Dans cette petite église de pierre entourée de saules majestueux, le nom de chaque famille acadienne déportée de Grand-Pré est gravé sur des plaques de bronze. « Mon nom est DesRoches, et il y avait du monde qui parlait français chez nous, mais je ne me voyais pas comme un Acadien. Je me voyais plutôt comme un Canadien qui parlait français et qui n'avait pas d'ethnie. Quand j'ai lu la liste des familles acadiennes déportées, il y avait le nom de DesRoches. Mon Dieu, c'était comme si j'avais ma place! Ce moment a défini qui j'étais », se souvient-il.

Ce sentiment d'appartenance a été renforcé par un autre événement déclencheur survenu lors d'une visite chez sa grand-mère paternelle par une belle journée d'été, alors qu'il était toujours à l'université. Il était assis au salon avec son aïeule et ils discutaient à bâtons rompus. « À un moment donné, elle m'a regardé et elle m'a dit "Je suppose que tu es le seul qui parlera français dans ta famille. Je ne voudrais pas que le français arrête là, dans ta famille". Je m'en souviens comme si c'était hier et j'ai alors vu qu'elle avait un grand attachement pour le français », se rappelle-t-il.

Une enfance en anglais

Donald DesRoches n'avait pas toujours eu cette impression, puisque sa famille conversait le plus souvent en anglais, même si elle était d'ascendance acadienne. Il est né en 1965 dans la petite communauté de Barryville, près de Miramichi, au Nouveau-Brunswick, et la seule école du village était de langue anglaise. « Tout le monde de la communauté allait dans cette école anglaise. Il y avait cette idée que le français des Acadiens n'était pas de la même qualité que le français que l'on apprendrait à l'école », dit Donald en se souvenant de la mentalité qui prévalait dans sa communauté dans les années 1970.

De la première à la douzième année, Donald DesRoches a donc poursuivi sa scolarité en anglais, mais il s'est toujours inscrit aux cours de français qui étaient offerts. Il discutait en anglais à la maison avec ses parents et avec ses six frères et sœurs, et il conversait parfois en français avec les commis des magasins des communautés francophones avoisinantes. La famille fréquentait l'église anglophone du village, mais, de temps en temps, Donald y faisait une lecture de la Bible en français. L'anglais a donc été sa langue maternelle, mais le français s'est toujours tenue dans la coulisse.

Rencontres avec la langue de molière

Quand est venu le moment de choisir un établissement postsecondaire, Donald DesRoches a choisi l'Université Sainte-Anne en Nouvelle-Écosse. « C'était peut-être une rébellion d'adolescence, puisque l'Université Sainte-Anne était assez loin de chez mes parents », dit-il avec un petit rire. « Mais il était clair aussi dans mon esprit qu'il fallait que je parle davantage en français pour ne pas perdre cette langue. »

Lors de ses études en sciences dans ce petit village acadien néo-écossais, il a rencontré celle qui allait devenir sa femme, Lorna Burke, qui, elle, était inscrite en immersion. Originnaire de l'Île-du-Prince-Édouard, Lorna avait elle aussi été élevée en anglais et éprouvait un attachement particulier pour la langue française de sa grand-mère. Après ses études, le couple s'est établi à l'Île-du-Prince-Édouard, en 1986, et la petite famille compte maintenant deux enfants, Mathieu et Chantelle. « Même si Lorna et moi étions anglophones, notre langue de rencontre et notre langue de communication a toujours été le français. La question ne s'est donc jamais posée de savoir si nous allions élever nos enfants en français ou non », affirme Donald.

Créer un foyer bilingue

Mathieu et Chantelle ont donc toujours parlé en français à leurs parents. Ces derniers ont fait un effort constant pour favoriser la langue française à la maison en engageant une gardienne francophone et en se procurant des DVD et le logiciel Windows en français, etc. Donald et Lorna ont aussi demandé une exemption à la commission scolaire pour inscrire leurs enfants dans une école francophone, puisqu'ils n'étaient pas considérés des ayants droit à cause de la langue maternelle de leurs parents. Comme ils habitent une province où la langue anglaise est majoritaire, les enfants DesRoches ont facilement appris l'anglais à l'école et dans leur communauté. « Nous voulions que nos enfants maîtrisent les deux langues. Lorna et moi avons dû faire des efforts pour apprendre une deuxième langue et nous voulions offrir ces langues à nos enfants », dit-il.

Aussi, la société a évolué, comme le constate Donald quand il compare la situation de ses enfants aujourd'hui avec celle qui prévalait lors de son enfance à Barryville. « Je crois que ça a été plus facile pour nous que pour nos parents. Il est bien vu maintenant de parler deux langues. Au temps de mes parents, ce sentiment était plus négatif ou neutre, mais la société a changé. Je pense que nous avons bien fait et nous sommes heureux avec nos choix. Nos enfants sont bilingues et ils ont eu accès à nos deux langues et à nos deux cultures », conclut Donald qui croit que tout le monde devrait maîtriser au moins deux langues et qui songe maintenant à inscrire ses enfants à des cours d'espagnol ou de mandarin.

Coup d'œil sur une communauté

Maillardville, le cœur francophone de Coquitlam

par *Robert Rotheron, Vancouver (Colombie-Britannique)*

Vous aurez beau chercher, aucune carte de la Colombie-Britannique ne vous indiquera l'emplacement de Maillardville. Pourtant, cette communauté existe bel et bien, autant physiquement que dans l'imaginaire du Britanno-Colombien moyen pour qui elle symbolise le fait francophone à l'ouest des Rocheuses.

La fondation

Le village de Maillardville est né à l'époque où les propriétaires du moulin à bois de Hastings Mills ont eu une sainte peur de se retrouver avec une main-d'œuvre indisciplinée. En 1909, ils ont envoyé une délégation dans l'Est canadien pour y recruter des Canadiens français, réputés pour être de bons travailleurs et des gens aux mœurs paisibles. Un premier contingent de 110 personnes a répondu à l'appel et a pris le train vers l'ouest.

Arrivés à destination, les pionniers se sont installés sur les rives du fleuve Fraser, sur un site qu'ils ont dû défricher, et ont bâti un village ouvrier francophone comme ceux qu'ils avaient quittés dans l'est. Peu après leur arrivée, ils ont commencé la construction d'une école et de leur église, baptisée Notre-Dame-de-Lourdes, qui est devenue le cœur de la première paroisse de langue française de la Colombie-Britannique. En 1912, le village prend le nom de Maillardville en l'honneur du curé fondateur de la paroisse, le révérend père Edmond Maillard, O.M.I. Au fil des ans, les enfants des pionniers ont continué de défricher les terres des environs, de sorte que, presque 100 ans plus tard, les traditions et la langue française y ont survécu.

Des apparts nouveaux

Bien sûr, le temps a fait son œuvre. Autrefois isolé sur un monticule, le village est devenu un quartier de la ville de Coquitlam, située dans la banlieue de Vancouver. Le noyau francophone s'est fragmenté à chaque vague de nouveaux arrivants allophones et anglophones qui ont fini par former la majorité. Malgré tout, la flamme francophone ne s'est jamais éteinte puisque Maillardville renaît chaque année grâce à son Festival du bois. Cette manifestation culturelle mobilise toutes les ressources de la vieille communauté fondatrice qui acquiert ainsi son statut de foyer francophone.

Une période sombre

Pendant des années, la conjoncture économique a créé des remous à Maillardville, pourtant situé sur un emplacement qui en fait la porte d'entrée de Coquitlam. La situation est devenue inquiétante, comme dans toutes les petites communautés qui voient leur économie décliner.

Une coalition pour assurer l'avenir

Mais un virage s'est amorcé en 2006 quand Johanne Dumas, la directrice générale de la Société francophone de Maillardville, a entrepris des démarches auprès des commerçants et des gens d'affaires pour leur demander de soutenir les activités culturelles qu'elle souhaitait organiser. De fil en aiguille, elle est aussi entrée en contact avec des élus de la ville de Coquitlam et des fonctionnaires des gouvernements provincial et fédéral. Finalement, le statut de foyer francophone dont jouit Maillardville a permis de rassembler des alliés influents des milieux politiques et économiques qui se sont réunis pour discuter de l'avenir de la communauté.

Depuis ce temps, on assiste à un effort de concertation qui porte ses fruits puisqu'il a mené à l'élaboration d'un plan de revitalisation socioculturelle du quartier financé par Développement économique de l'Ouest. À court terme, le plan prévoyait des projets d'embellissement, comme l'installation d'éléments décoratifs en fer forgé et un changement de couleur du mobilier urbain, qui est passé du vert habituel au noir, plus distingué. Ces projets ont été réalisés. À long terme, il vise à consacrer le caractère unique du quartier pour un développement durable : reconstruire le village francophone, attirer des commerces francophones, notamment des sociétés québécoises, et créer un quartier latin. Par ce plan, les intervenants veulent développer le potentiel touristique de Maillardville et faire en sorte que Coquitlam se distingue des municipalités voisines.

Un projet de longue haleine

Tous sont conscients que la réalisation du plan de revitalisation s'échelonnera sur 10 ou 20 ans. Tous savent qu'il nécessitera des investissements considérables. Pourtant, la confiance règne. Les résidents participent aussi au processus de revitalisation de leur quartier. À l'été 2007, ils ont pris part à un atelier de conception des espaces publics et des formes urbaines, et certains sont membres d'un groupe de travail qui se réunit tous les mois sous la présidence du conseiller municipal Richard Stewart. Aucun autre quartier de Coquitlam n'a son propre groupe de travail pour veiller à son développement.

Nous marchons la main dans la main avec la communauté.

— Jennifer Wilkie, gestionnaire de la planification municipale, Ville de Coquitlam

La Ville a établi des partenariats avec la communauté francophone afin de prendre des mesures concrètes qui se sont multipliées depuis 2006. Ainsi, le conseil municipal a financé un projet destiné à donner une image de marque à Maillardville en 2007. Actuellement, des représentants de la Ville participent à l'élaboration du projet du Village francophone, une édition olympique du Festival du bois qui mettra en valeur la francophonie canadienne grâce à des manifestations culturelles en 2010. Un tel partenariat entre une communauté de langue officielle en situation minoritaire et une municipalité est un fait rare en Colombie-Britannique. Il mérite d'être souligné parce que toute la région pourrait en profiter. Johanne Dumas en est convaincue : « Si les gens de la Ville gardent ce quartier dans leur cœur, on pourra faire quelque chose. Les projets iront de l'avant. J'y crois bien sincèrement. »

Un concours de circonstances favorables

Le partenariat entre la Ville et la communauté francophone de Coquitlam est né grâce à trois catalyseurs qui sont arrivés à point nommé. « En accordant une somme de 400 000 \$ au plan de revitalisation de Maillardville, Développement économique de l'Ouest a ouvert une brèche. Cet argent est devenu un catalyseur », souligne Jennifer Wilkie, gestionnaire de la planification municipale à la Ville de Coquitlam.

Ensuite, la tenue des Jeux olympiques et paralympiques d'hiver de 2010 à Vancouver nous a obligés à trouver des moyens de permettre à Coquitlam d'en tirer profit. »

Le troisième catalyseur est venu du milieu politique. « Le conseil municipal a accordé une voix politique aux habitants du quartier », fait remarquer madame Wilkie, qui précise que la Ville n'a pas attendu les deux premiers catalyseurs pour considérer Maillardville comme un quartier unique, un élément qui définissait Coquitlam. Sa collègue, Therese Mickelson, gestionnaire des communications municipales, le confirme. « Maillardville se trouve au cœur de l'histoire de notre municipalité. Au fil des ans, notre ville est devenue multiculturelle, mais ses racines se trouvent à Maillardville et dans les communautés autochtones. » Selon Jennifer Wilkie, l'effort de la Ville pour donner à Maillardville une image de marque s'inscrit dans cette optique. « La plupart des gens d'ici vous diront que la culture francophone vaut la peine d'être préservée. »

Tous pour un patrimoine

Descendant d'une des premières familles qui se sont installées à Maillardville, le conseiller municipal Richard Stewart vit à Coquitlam depuis sa naissance. Il est convaincu que le vent est en train de tourner en faveur de la communauté francophone. « La population de Coquitlam comprend beaucoup mieux l'importance des premiers pionniers francophones pour notre communauté. Notre patrimoine culturel et architectural était en train de disparaître, mais les francophones étaient les seuls à le déplorer. Aujourd'hui, nous nous rattrapons. » Selon monsieur Stewart, les élus municipaux portent une attention particulière aux mesures prises par le gouvernement fédéral, et cette nouvelle attitude en étonne plusieurs.

En tant que fils de Maillardville, Richard Stewart est ému par cette récente solidarité. « Certains jours, les larmes me montent aux yeux à la pensée que nous allons enfin réussir à sauver notre patrimoine. Toutes les tentatives précédentes ont échoué. Cette fois-ci, c'est différent : le conseil municipal est de notre côté. Nous en avons eu un bel exemple hier soir. Une délégation de Maillardville s'est présentée à la réunion du conseil municipal pour y chanter *Gens de Maillardville* sur l'air de *Gens du pays*. Il y a dix ans, on n'aurait jamais vu cela! »

Liens

[Ville de Coquitlam](#) 🌐 (en anglais seulement)

[Revitalisation de Maillardville par la Ville de Coquitlam](#) 🌐 (en anglais seulement)

[Profil démographique de Coquitlam](#) 📊

[Festival du bois](#) 🌲

[Société francophone de Maillardville](#) 🌐

[Maillardville vu de l'étranger](#) 🌐 (en anglais seulement)

[Histoire de Maillardville](#) 🌐

[Histoire de la présence francophone en Colombie-Britannique](#) 🌐

[Jeux olympiques - Vancouver 2010](#) 🌐

Les langues dans le monde

Des Francos chez l'oncle Sam

Le vaste territoire des États-Unis a été peuplé par des vagues d'immigration. Des gens de partout y sont venus en quête d'un avenir meilleur ou, dans certains cas, contre leur gré.

Qui n'a pas entendu parler du Grand Dérangement de 1755? En déracinant des milliers d'Acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, cet événement des plus tragiques a eu pour effet de porter aux États-Unis la belle parlure française.

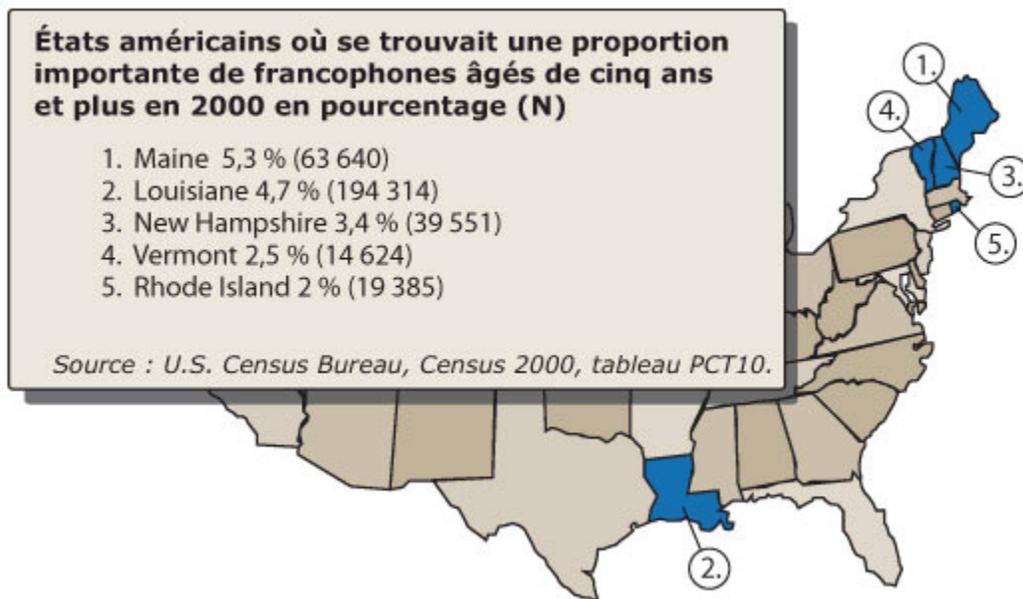
Par ailleurs, on entend souvent parler de nos jours du faible taux de natalité au Canada en général, et au Québec en particulier, où on a recours à l'immigration pour combler le déficit démographique. Pourtant, au début des années 1800, le taux de natalité était si élevé au Québec que le contexte économique de l'époque ne permettait pas à toutes ces bonnes âmes de nourrir autant de bouches. Des milliers de familles canadiennes-françaises sont parties pour la Nouvelle-Angleterre, attirées par les industries en quête de main-d'œuvre.

Ces francophones se sont intégrés à leur pays d'accueil tout en s'efforçant de transmettre tant bien que mal leur patrimoine culturel et linguistique à leurs descendants. Pendant un temps... Comme on pouvait s'y attendre, les années, la distance et la majorité anglophone ont érodé cette vigueur de souche française. Qu'en est-il aujourd'hui de cette présence francophone au pays de l'oncle Sam?

Quelques chiffres

D'après le recensement de 1990, 1,93 million d'Étatsuniens âgés de cinq ans et plus parlaient le français à la maison. Dix ans plus tard, ce nombre avait diminué à 1,64 million. En 2006, une enquête (American Community Survey) a permis d'en compter un peu moins de 1,40 million. Le nombre de francophones a donc baissé de 28 p. 100 en 16 ans.

Le français perd du terrain en faveur des langues parlées par les immigrants d'aujourd'hui, en particulier l'espagnol – la langue de plus de 34 millions d'Étatsuniens en 2006 –, et les langues asiatiques tels le chinois, le filipino – une des deux langues officielles des Philippines –, le vietnamien et le coréen. Parmi les immigrants francophones, 68 p. 100 provenaient du Canada avant 1960, puis ce taux est passé à 37 p. 100 entre 1960 et 1969, et à seulement 8 p. 100 entre 1970 et 1979.



La francophonie dans tous ses états

Aux États-Unis, les francophones sont très dispersés du nord au sud et d'est en ouest. En Louisiane, 194 314 francophones formaient 4,7 p. 100 de la population en 2000. Ils sont les descendants des Acadiens victimes du Grand Dérangement et constituent aujourd'hui la plus grande communauté francophone de tous les États américains. Viennent ensuite les États de New York et de la Californie qui comptent respectivement 180 809 et 135 067 francophones, pour la plupart originaires d'Europe. La Floride suit grâce aux Français, aux Québécois et aux Caribéens qui y affluent.

Cependant, quand on évalue la proportion de francophones dans chaque État, c'est au Maine que l'on retrouve la plus forte concentration puisque les 63 640 francophones qui y habitent forment 5,3 p. 100 de sa population. Comme ailleurs en Nouvelle-Angleterre, un grand nombre de ces francophones ont des racines au Canada en raison de la proximité du Québec et du Nouveau-Brunswick.

Les institutions francophones

Pendant longtemps, les paroisses catholiques ont formé le noyau des communautés francophones. En plus d'offrir des célébrations religieuses en français, l'Église veillait au salut de ses ouailles en organisant de nombreuses activités sociales au sein de chorales, de services de pastorale, de cercles féminins, de clubs masculins, de troupes de scouts et de guides, d'équipes sportives et d'œuvres de charité.

La première paroisse francophone des États-Unis, Saint-Joseph, a été fondée au Vermont en 1850. D'autres se sont ajoutées par la suite. De nos jours, la messe est encore célébrée en français dans 58 paroisses qui sont presque toujours bilingues, ou trilingues puisque la population y parle aussi, en plus de l'anglais, l'espagnol, le créole, l'italien, le vietnamien ou le portugais.

Les États-Unis comptent une douzaine d'écoles francophones, surtout privées, qui sont fréquentées par des francophones d'outre-mer, et 90 écoles d'immersion

française. Les sept quotidiens francophones qui existaient en 1911 sont malheureusement disparus les uns après les autres. Le tout dernier, *L'Indépendant*, publié au Massachusetts, est devenu un hebdomadaire en 1962, soit quelques mois avant de mettre la clé sous la porte.

Ces irréductibles Francos

On pourrait penser que la dispersion d'un si faible nombre de francophones dans un si vaste pays anglophone et multiethnique aurait causé la perte de cette riche culture. Contre toute attente, des irréductibles Francos gardent la flamme allumée.

Depuis 26 ans, Biddeford, une petite ville du Maine vibre en français pendant sa [Kermesse, un festival franco-américain](#) 🌍. Les descendants des Canadiens-français qui s'y sont installés depuis près de 200 ans célèbrent ce qu'ils ont reçu en héritage de leurs ancêtres : leur langue, leur foi et leur culture.

À Lewiston, dans le Maine, le [Centre d'héritage franco-américain](#) 🌍 (en anglais seulement) organise des activités en français pour la communauté, dont le Festival Franco-Fun. Pendant trois jours, les festivaliers célèbrent leur fierté francophone par la nourriture, la chanson et la danse.

Parler pour survivre

Les statistiques montrent bien qu'il y a péril en la demeure. Le français devient de plus en plus minoritaire aux Etats-Unis. Les Franco-Américains ne peuvent compter sur leur gouvernement pour protéger leur langue et leur culture. Depuis maintenant plus de deux siècles, les États-Unis adoptent des politiques linguistiques qui font la promotion de la langue anglaise. À partir des années 1850, de nombreux États, dont le Connecticut, le Massachusetts, Washington, la Californie et New York, ont limité le droit de vote aux seuls citoyens compétents en anglais. Aujourd'hui, 26 États reconnaissent par des mesures législatives le statut officiel et exclusif de la langue anglaise; la plupart des autres le reconnaissent *de facto*.

Comme ailleurs dans le monde, le français ne survivra que si des gens continuent de le parler, de l'enseigner, de le chanter, de l'aimer. Fort heureusement, qui dit minoritaire ne dit pas nécessairement voué à disparaître. En fait, le pays compte de nombreux francophones qui ont à cœur de préserver leur richesse culturelle. Malgré leur faible poids démographique, les Franco-Américains peuvent être fiers de leurs ancêtres qui leur ont transmis ce qu'ils avaient de plus précieux. À eux maintenant de se faire les gardiens de ce trésor qu'est leur langue.

Langues parlées à la maison par au moins un million de personnes âgées de cinq ans et plus, en 2000 et 2006

Langue parlée	Recensement de 2000			Enquête de 2006		
	Nombre	%	Rang	Nombre	%	Rang
Anglais	215 423 557	82,1	1	224 154 288	80,3	1
Espagnol	28 100 725	10,7	2	34 044 945	12,2	2
Chinois	2 022 145	0,7	3	2 492 871	0,9	3
Français	1 643 838	0,6	4	1 395 732	0,5	5
Allemand	1 383 442	0,5	5	1 135 999	0,4	7
Filipino	1 224 241	0,5	6	1 415 599	0,5	4
Vietnamien	1 009 627	0,4	7	1 207 721	0,4	6
Italien	1 008 370	0,4	8	828 524	0,3	9
Coréen	894 063	0,3	9	1 060 631	0,4	8

Sources : U.S. Census Bureau, *Census 2000*, tableau PCT10; et *American Community Survey 2006*, tableau B16001.

Nous tenons à remercier Edmund A. Auger, Edmonton (Alberta) pour les données statistiques fournies.

Bibliographie

Edmund A. Auger, « Espérance de vie : diagnostics et pronostics concernant l'avenir des communautés francophones en Amérique » dans *Francophonies d'Amérique*, no 26, 2008, sous presse.

Calvin Veltman, *L'avenir du français aux États-Unis*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1987.

La Louisiane francophone

- Saviez-vous que le mot Cajun, souvent utilisé pour identifier la communauté francophone de la Louisiane, vient du mot Acadiens? En effet, les Cadiens, francophones descendant des Acadiens expulsés du Canada par les Britanniques en 1755, est prononcé *cadjin*, de l'anglais *cajun*. Mais les Cadiens ne sont pas les seuls à parler français en Louisiane. Les Créoles, issus des premiers colons français et espagnols, parlent également la langue de Molière.
- Selon le site du professeur [Jacques Leclerc](#), le français détient un certain statut juridique en Louisiane, situation due à des circonstances historiques. En effet, de 1682 à 1803, le français a été *de facto* une langue officielle et, de loin, la langue dominante dans toute la Louisiane.
- Vous vous demandez peut-être ce qu'est le français cadien? Y a-t-il des expressions typiquement cadiennes? Vous trouverez réponse à vos questions sur le site du [Département d'études françaises de la Louisiana State University](#).
- [Radio Louisiane](#) se dit « la voix de l'Amérique française ». Mise sur pied par le [Conseil pour le développement du français en Louisiane](#) (CODOFIL), cette station de radio offre une programmation typiquement louisianaise. CODOFIL soutient également une foule d'organismes francophones qui contribuent à la vitalité du français en Louisiane.

La Floride à saveur canadienne-française

Même si l'anglais est la langue officielle de la Floride depuis 1988, on peut remarquer que, depuis quelques années, il y a une explosion du français. Ce phénomène s'explique, entre autres, par l'arrivée massive des *snowbirds*, c'est-à-dire des Canadiennes et Canadiens qui y passent l'hiver. Plusieurs établissements hissent même le drapeau du Canada pour afficher qu'on offre des services en français.

- [Le Soleil de la Floride](#), *Le Vacancier de la Floride* et *Carrefour Floride* sont des exemples de journaux en français. Cette année, plus de 60 000 exemplaires du quotidien québécois [La Presse](#) ont également été distribués en Floride de novembre à avril.
- [Destination Soleil](#) est une vitrine virtuelle sur la Floride francophone comptant plus de 5000 textes d'archives, dont une impressionnante liste d'associations francophones de la Floride.
- En 1992, le Mouvement Desjardins a érigé sa première succursale, la [Desjardins Bank](#), en Floride. Deux ans plus tard, la [Natbank](#), une filiale à part entière de la Banque Nationale du Canada, s'est établie dans cet État. La [RBC Banque Royale](#) offre des services bancaires aux États-Unis pour les Canadiens dans une trentaine de succursales en Floride et dans les États du Sud-Est.

Le Maine

Le Maine est de loin l'État ayant la plus grande présence de francophones qui comptent pour plus de 5 % de sa population. Plusieurs signes témoignent de cette forte présence. Par exemple, il n'est pas rare de retrouver plusieurs noms de famille francophones ayant perdu leur accentuation ou étant prononcés en anglais. Une auteure de la région de Jay, Adèle St. Pierre, raconte cette situation dans son article intitulé « [What's in a name?](#) ».

Il est vrai que la situation géographique du Maine a une grande influence sur la présence des francophones, mais il ne faut pas oublier l'histoire. Quatre ans avant de fonder la ville de Québec, le bateau de Samuel de Champlain s'est échoué, en 1604, sur une île de la côte du Maine qu'il nomma Mont Désert, située dans l'actuel [parc national Acadia](#) (en anglais seulement). Au début du 19e siècle, plusieurs Québécois et Acadiens s'installèrent dans le Maine pour se trouver du travail dans des domaines en pleine expansion tels la construction, la foresterie ou le textile.

Aujourd'hui, d'autres mesures font que le français est encore présent dans le Maine. Par exemple, l'État n'a pas adopté l'anglais comme langue officielle et, en 2002, il a même inauguré une journée annuelle franco-américaine au cours de laquelle le serment au drapeau américain se fait en français; l'hymne national est interprété en anglais et en français. [L'Université du Maine à Fort Kent](#) (en anglais seulement) vante également les avantages de connaître autant le français que l'anglais.

S'appuyant sur le recensement de 2000, [Wikipédia](#) présente quelques communautés du Maine comptant plus de 50 % de francophones dans sa population, dont [Madawaska](#) (84 %) et [Frenchville](#) (80 %).

Sources : www.francomaine.org/Francais/Pres/Pres_intro.html et www.tlfq.ulaval.ca/axl/amnord/maine.htm

Les bons coups...

Le français, l'anglais et la musique en harmonie au CNA

par *Scott Stevenson, Sherbrooke (Québec)*

Le français, l'anglais et la musique ont beaucoup en commun au [Centre national des Arts](#) (CNA), où la dualité linguistique évolue à l'avant-scène.

« En fait, il s'agit plutôt de pluralité. Nous avons une troisième langue officielle, la musique, une langue que tous les Canadiens et Canadiennes peuvent comprendre, déclare [Boris Brott](#), premier chef des concerts jeunesse et famille de l'Orchestre du CNA. En plus d'être bilingue, le Canada est multiculturel, ce qui contribue à sa spécificité. Notre pays donne l'exemple au monde entier. Je suis extrêmement fier du Canada, et le CNA incarne très bien cette interculturalité. »

Il y a environ deux ans, le CNA a commencé à promouvoir plus concrètement la dualité linguistique en accentuant l'intégration des deux langues officielles du Canada – et des deux communautés de langue officielle – à sa planification interne et à sa programmation. Il continue de présenter des activités en français et des activités en anglais, mais il offre également de nombreuses activités où le français et l'anglais s'entremêlent parfaitement.

Pour « bilinguiser » sa programmation, le CNA a créé un modèle typiquement canadien visant à intégrer pleinement le français, l'anglais et la musique au dialogue public.

Les [Aventures familiales TD Canada Trust](#) présentées par l'Orchestre du CNA étaient déjà bilingues, mais pas de façon systématique. « Les activités n'étaient pas assez bilingues, précise Anne Tanguay, la championne des langues officielles du CNA. Nous devons augmenter le pourcentage de contenu en français communiqué par le présentateur. Nous l'avons fait passer en gros de 25 à 40 p. 100. »

Les responsables voulaient ainsi à la fois servir le public dans les deux langues officielles du Canada et remplir la salle Southam du CNA, d'une capacité de 2 100 places. Pendant les concerts d'une heure des Aventures familiales, le chef et présentateur communique au public quelques précisions et commentaires en français et d'autres en anglais lorsque l'orchestre de 60 musiciens ne joue pas.

Habituellement, au cours d'une activité bilingue, le même message est traduit et livré successivement dans une langue puis dans l'autre. Les Aventures familiales constituent un exemple d'une activité où une partie du message est communiqué en français et l'autre, en anglais. Cette façon de faire est encore relativement avant-gardiste, même au Canada.

Et cette méthode est-elle bien reçue? Le CNA a sondé l'opinion de ses publics francophone et anglophone – enfants, amis, parents et grands-parents – au début de l'année : 89,6 p. 100 des répondants anglophones et tous les répondants francophones ont déclaré être satisfaits ou très satisfaits.

« Les résultats du sondage montrent bien que les gens ne s'opposent pas au bilinguisme et même qu'ils le souhaitent, souligne Anne Tanguay. Le message est clair : la dualité linguistique a sa place. »

En plus d'être bilingue, le Canada est multiculturel, ce qui contribue à sa spécificité. Notre pays donne l'exemple au monde entier. Je suis extrêmement fier du Canada, et le CNA incarne très bien cette interculturalité.

-- Boris Brott

La nouvelle façon de faire que le CNA a adoptée pour la série Aventures familiales est loin de se limiter à la scène.

En 2006, le CNA a renforcé sa gestion générale des langues officielles « afin d'assurer la qualité du français au sein de son organisation, tout comme la coordination de l'ensemble des aspects relatifs aux langues officielles », relate Mme Tanguay.

« Nous avons élaboré une vision plus intégrée des langues officielles... Les gens au sein de l'organisation sont sensibilisés à cette question et veulent faire davantage. Les langues officielles font toujours partie de nos priorités. Aucun projet n'est mis en œuvre sans que les volets francophone et anglophone soient pris en compte. »

« Le CNA se veut une organisation véritablement nationale et a ainsi à cœur de faire rayonner les arts d'interprétation partout au pays, ajoute Mme Tanguay. Reconnaissant que les arts sont un axe privilégié par lequel les francophones et les anglophones du pays expriment leur identité, le CNA place la dualité linguistique au centre de chacune de ses activités. »

Le CNA est une société d'État dont l'effectif est composé de 72 p. 100 d'anglophones et de 28 p. 100 de francophones.

Boris Brott n'appartient pas vraiment à l'un de ces deux groupes. Sa langue maternelle est le français, mais il est allé à l'école anglaise à Montréal. Aujourd'hui, il parle cinq langues, « toutes très mal », lance l'artiste, sûrement à la blague.

Lors des concerts des Aventures familiales, il passe d'une langue à l'autre.

« Nous parlons des solitudes du Canada, mais nous devons mettre en valeur la nature inclusive, multiculturelle de notre public, soutient le chef d'orchestre. La population du Canada est composée de gens de toutes les origines. La musique est une langue qui transcende les différences. »

Et la dualité linguistique « favorise également le dialogue entre les membres de différents groupes culturels », a déclaré le commissaire aux langues officielles lors d'une allocution prononcée en février dernier à Ottawa. « La dualité linguistique favorise le respect, l'acceptation et l'empathie », un message que le commissaire diffuse partout au Canada depuis son entrée en fonction en 2006.

Pour l'oreille, le français et l'anglais sont de la musique. Au CNA, la dualité linguistique n'est pas seulement une question d'obligation et de respect, elle est aussi un gage de concerts à guichets fermés.

Événement en vedette

Franc-au-jeu!

par *Christine Dallaire – Ottawa (Ontario)*

C'est bien connu, le sport est bon pour la santé et les arts élargissent les horizons. Mais saviez-vous que le sport et les arts peuvent aussi contribuer au développement des communautés? Et saviez-vous que sport, arts et fierté communautaire vont parfois bien ensemble? À preuve, les Jeux de l'Acadie, les Jeux franco-ontariens et les Jeux de la francophonie canadienne qui donnent l'occasion à des jeunes du Canada de participer à des compétitions (sportives ou artistiques, ou les deux) et d'afficher leur fierté d'être francophones.

Des débuts en Acadie

Créés en 1979 au Nouveau-Brunswick dans le but de promouvoir l'usage du français et la fierté francophone chez les jeunes lors de compétitions sportives, les [Jeux de l'Acadie](#) ont rapidement connu un succès retentissant. Dès 1980, une délégation d'athlètes de l'Île-du-Prince-Édouard et une autre de la Nouvelle-Écosse ont participé aux Jeux, ce qui a permis d'instaurer une solide institution acadienne.

Un succès retentissant

Le succès des Jeux est incontestable : à ce jour, plus de 80 000 jeunes ont pris part aux jeux régionaux où l'on sélectionne les athlètes qui accéderont à la grande [finale](#). Chaque année les différents comités de la Société des Jeux de l'Acadie recrutent au-delà de 3 000 bénévoles qui veillent à l'organisation et au bon déroulement des activités. De nombreux leaders acadiens ont émergé à la suite de leur participation à cette institution sportive, et tout un réseau d'activités et d'échanges en français découle de ces jeux.

Un grand rassemblement

Aux Jeux de l'Acadie, le sport se veut un outil de développement communautaire destiné à contribuer à une jeunesse solidaire et fière de ses racines. La finale, qui attire plus de 1 000 athlètes secondés par autant de bénévoles, représente pour nombre de participants et d'organisateur une grande fête où ils ont l'occasion de nouer ou de resserrer des amitiés. Il y règne donc une atmosphère conviviale et tous sentent qu'ils font vraiment partie de la grande « famille des Jeux de l'Acadie ». En effet, sous les allures d'un festival du sport et de la fierté francophone, la finale rassemble non seulement les jeunes qui y participent, mais aussi leurs parents et amis qui remplissent les gradins lors des compétitions et des cérémonies d'ouverture et de clôture, les incondionnels qui regardent les Jeux à la télévision de Radio-Canada, les curieux qui attendent fébrilement les bulletins de nouvelles pour connaître les résultats des compétitions, et plus particulièrement les gens de la ville hôte qui appuient les jeunes en tant que bénévoles ou spectateurs, et pour plusieurs, les deux à la fois.

Les jeux francophones au Canada

[Jeux franco-ontariens](#) 🌐

[Jeux de la francophonie canadienne](#) 🌐

[Jeux de l'Acadie](#) 🌐

[Jeux francophones de la Colombie-Britannique](#) 🌐

[Jeux francophones de l'Alberta](#) 🌐

[Jeux du Québec](#) 🌐

Des sports pour stimuler la fierté

Préoccupée par le taux d'assimilation des adolescents francophones, la Fédération de la jeunesse canadienne-française (FJCF) a créé en 1990 une commission nationale d'étude qui a déposé, en 1991, son rapport intitulé *Vision d'avenir*. La commission a constaté que le sport pouvait contribuer au développement communautaire et faire naître chez les jeunes un sentiment de fierté et d'appartenance francophones.

D'est en ouest, les jeux se propagent

Ainsi, compte tenu du succès des Jeux de l'Acadie, la Fédération de la jeunesse canadienne-française (FJCF) a proposé, en 1991, l'organisation de rencontres sportives dans les autres communautés francophones afin qu'il puisse y avoir une finale pancanadienne. À partir de 1992, d'autres jeux francophones dans l'Ouest et le Nord ont été créés par les associations de jeunes dont les [Jeux francophones de la Colombie-Britannique](#) 🌐 et les [Jeux francophones de l'Alberta](#) 🌐.

Ontario, place à tous les talents

Puis, les [Jeux franco-ontariens](#) 🌐 sont nés en 1994 sous l'égide de la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO). Plutôt que de suivre l'exemple des Jeux de l'Acadie qui s'appuient sur les normes du sport organisé, la FESFO a opté pour un modèle qui offre un tremplin aux talents des jeunes et mise sur l'échange entre les participants. Ainsi, le sport ne constitue pas l'activité principale des Jeux franco-ontariens, mais plutôt un volet au sein d'un festival multidisciplinaire qui met en vedette des jeunes talents, qu'ils soient athlètes, clowns, artistes visuels, comédiens, mordus de l'improvisation, musiciens ou chanteurs, ainsi que des dirigeants des conseils scolaires et d'organismes écoliers.

Ce grand rassemblement se démarque aussi par le rôle joué par les adolescents eux-mêmes dans l'organisation des Jeux. Quoique leurs répercussions sur le développement communautaire soient moindres que celles des Jeux de l'Acadie, les Jeux franco-ontariens contribuent aussi à promouvoir l'identité francophone chez les jeunes de l'Ontario. Ils ont rapidement pris une ampleur considérable et acquis une renommée enviable. Environ 800 participants et bénévoles âgés de 14 à 18 ans y participent chaque année, et l'événement a pris l'allure d'une véritable fête de la jeunesse avec toute l'intensité que peut avoir un énorme rassemblement d'adolescents. Les jeunes sont reconnaissants d'avoir ainsi l'occasion de manifester leur fierté francophone, et leurs commentaires élogieux témoignent de leur attachement à cet événement.

Jeux de société

De son côté, la Fédération de la jeunesse canadienne-française a poursuivi ses efforts en vue de tenir des compétitions sportives pancanadiennes, des efforts qui ont abouti en 1999 à la tenue des premiers [Jeux de la francophonie canadienne](#) 🌐. Il va de soi qu'on ne pourrait pas les appeler Jeux de la francophonie canadienne s'ils étaient réservés aux adolescents des communautés francophones en situation minoritaire. La Fédération a donc ouvert les compétitions aux jeunes francophones et aux francophiles, peu importe s'ils proviennent d'une petite communauté ou du Québec.

Les Jeux de la francophonie canadienne font ainsi naître des échanges entre jeunes de toutes les régions du Canada. Plus d'un millier de jeunes participent aux différents volets des Jeux (sports, arts et leadership) qui allient le caractère multidisciplinaire des Jeux franco-ontariens et les normes du sport organisé des Jeux de l'Acadie. À l'instar des Jeux de l'Acadie, les Jeux de la francophonie canadienne favorisent le développement communautaire puisqu'un grand nombre de francophones et d'institutions de la communauté hôte participent à leur organisation, ce qui a pour effet de renforcer leurs capacités organisationnelles.

Le succès des Jeux de l'Acadie, des Jeux franco-ontariens et des Jeux de la francophonie canadienne confirme que sport, arts et leadership peuvent rimer avec promotion de l'identité francophone auprès des jeunes. Cette combinaison gagnante réussit à dynamiser à la fois la jeunesse et la communauté dans son ensemble et surtout à mousser l'appartenance francophone.

Du « chiac » au français

Par Mireille Leblanc – Moncton, New Brunswick

Originaire de Grande-Digue, au Nouveau-Brunswick, Joël Bourgeois a participé aux [Jeux de l'Acadie](#) en 1984 et 1985 et y a établi de nouveaux records à chacune des six épreuves d'athlétisme auxquelles il a participé. Ces excellents résultats ont été précurseurs de la carrière sportive de Joël, qui a représenté le Canada aux épreuves de [steeple](#) aux Jeux olympiques d'Atlanta et de Sydney.

À la blague, il compare les Jeux de l'Acadie à des Jeux olympiques à petite échelle pour la jeunesse acadienne en raison des cérémonies d'ouverture et de clôture hautes en couleur, du village des athlètes et des délégations en provenance des diverses régions des Maritimes. Les Jeux de l'Acadie sont cependant bien plus qu'une rencontre sportive puisque, depuis la première finale en 1979, ils ont contribué au développement de la fierté francophone en Acadie. « Il n'était pas bien vu de parler français à Moncton dans les années 1980, et les Jeux de l'Acadie ont contribué de manière incroyable au cheminement de la langue française chez les jeunes de ma génération. À l'époque, c'était énorme, pour un jeune qui parlait « chiac », de passer une semaine aux Jeux de l'Acadie où l'on ne parlait qu'en français », souligne Joël.

Aujourd'hui, sa fille Naomie ne vit pas du tout la même situation que son père. Elle trouve tout à fait normal de pouvoir s'épanouir en français, et Joël y voit l'héritage des Jeux de l'Acadie. Pour Naomie, les Jeux sont une expérience sportive, culturelle et linguistique parmi tant d'autres et, comme tous les parents francophones, Joël Bourgeois en est bien heureux.

Joël Bourgeois travaille maintenant comme ambassadeur auprès des collectivités pour le Programme des athlètes olympiques RBC. Il a pour tâche de promouvoir le message olympique d'excellence, de collaboration et de leadership.

Des « trips de gang » imbattables

Par Mireille Leblanc – Moncton, New Brunswick

S'il y a une fin de semaine de l'été que Vincent Poirier attend avec impatience, c'est sans aucun doute, chaque année en juin, celle où se déroulent les [Jeux franco-ontariens](#). L'histoire d'amour de Vincent avec ces jeux remonte à 1999, année où il a participé au volet Improvisation théâtrale. Une deuxième participation l'année suivante a cimenté son attachement aux Jeux. Par la suite, il y a contribué en tant qu'arbitre et animateur, et aujourd'hui il y est encore en tant que coordonnateur du volet Improvisation.

« J'ai grandi à Ottawa où vivre en français est beaucoup plus facile que dans d'autres régions de l'Ontario, mais les Jeux franco-ontariens ont quand même déclenché un réveil. J'ai pris conscience de qui j'étais et de l'importance de parler français », se souvient ce jeune comédien professionnel.

Au fil des ans, Vincent a constaté ce même éveil chez les autres jeunes qui ont participé aux Jeux. « Et cette prise de conscience les suit le reste de leur vie. Au fond, c'est la plus grande répercussion des Jeux », affirme le fier Franco-Ontarien.

Le meilleur souvenir de Vincent comme jeune participant aux Jeux franco-ontariens demeurera sans contredit ce qu'il appelle les « trips de gang ». L'énergie dégagée lors de ce rassemblement annuel de la jeunesse franco-ontarienne est sans égal, et tous les jeunes repartent avec de forts liens d'amitié et un sentiment renouvelé de fierté pour leur langue et leur culture.

Vincent Poirier participe encore aujourd'hui aux Jeux franco-ontariens comme coordonnateur du volet improvisation théâtrale. Il poursuit une carrière professionnelle de comédien et d'improvisateur, notamment au sein du groupe [Improtéine](#).

De participante à organisatrice

Par *Mireille Leblanc – Moncton, New Brunswick*

En 2005, Céline Bégin a vécu une expérience hors de l'ordinaire en représentant l'Alberta aux plus hauts jeux francophones du pays, soit les [Jeux de la francophonie canadienne](#). Cette jeune athlète de Falher, en Alberta, a adoré le haut calibre des compétitions de ballon-volant et elle n'oubliera jamais l'énergie et la fierté qui se dégageaient de ce grand rassemblement de la jeunesse francophone.

« J'ai aussi vu qu'il y a plus de francophones au Canada que je me l'imaginais », dit-elle. Issue d'une communauté de langue officielle en situation minoritaire de l'Alberta, Céline a découvert, grâce aux Jeux, qu'elle n'était pas la seule à vivre cette réalité.

Elle n'a donc pas hésité une seconde quand elle a eu l'occasion de postuler pour un emploi d'été à la coordination nationale de l'édition 2008 des Jeux de la francophonie canadienne qui ont eu lieu à Edmonton en août dernier. Travailler en coulisses lui a fait découvrir les mille et un détails logistiques derrière la coordination d'un tel événement et l'immense travail d'équipe nécessaire pour coordonner les délégations provinciales et territoriales.

Une chose est cependant demeurée constante, soit l'esprit qui anime les Jeux, que l'on soit participant ou organisateur. « Les Jeux donnent la chance aux jeunes canadiens francophones de vivre une expérience sportive, artistique et de leadership en français. Ils ont la chance de présenter leurs talents devant le reste du pays, ce qui leur donne une fierté et un désir de vouloir démontrer et promouvoir leur francophonie », souligne-t-elle. Cela avait été le cas pour elle en 2005, et Céline Bégin n'a pas hésité à transmettre ce message aux participants de l'édition 2008.

À l'étude

Graham Fraser demande un meilleur leadership

C'est sous la thématique du leadership que Graham Fraser, commissaire aux langues officielles, a déposé son deuxième [rapport annuel](#) le 29 mai 2008.

L'analyse réalisée par le commissaire au cours de l'année montre que la mise en œuvre de la *Loi sur les langues officielles* plafonne et que le gouvernement fédéral, dans son ensemble, éprouve encore des difficultés à régler les problèmes systémiques. « Le gouvernement continue d'appuyer en principe la dualité linguistique canadienne, mais cet appui ne se manifeste pas par une vision d'ensemble à l'égard des politiques gouvernementales et de la fonction publique », a souligné M. Fraser lors de la conférence de presse. « Une vision globale et un leadership cohérent sont nécessaires si l'on veut permettre aux institutions fédérales de relever certains défis en matière de langues officielles », a-t-il ajouté. M. Fraser a lui-même fait preuve de leadership en présentant dans son rapport annuel une approche renouvelée à l'égard de son rôle d'ombudsman des langues officielles. L'approche qu'il préconise repose sur deux principes : une résolution durable et plus efficace des plaintes et la prévention des problèmes qui donnent lieu aux plaintes.

Le commissaire a formulé [sept recommandations](#) visant, entre autres, l'amélioration de la coordination des efforts du gouvernement en matière de langues officielles et l'atteinte de plus de résultats concrets.

Par ailleurs, le [commissaire aux services](#) en français de l'Ontario, François Boileau, a lui aussi publié son [rapport annuel](#), le 17 juin dernier. Michel Carrier, [commissaire aux langues officielles du Nouveau-Brunswick](#), lancera son rapport annuel en novembre.

L'importance des arts et de la culture dans les communautés de langue officielle

Les arts et la culture jouent un rôle de premier plan dans la création d'une vie collective dynamique et dans le développement d'un vif sentiment d'appartenance. Les communautés francophones et anglophones en situation minoritaire ne font pas l'exception. Le milieu culturel et artistique se situe donc à l'avant-scène de leur épanouissement.

L'[étude](#) publiée par le Commissariat aux langues officielles décrit les diverses formes de soutien donné par le gouvernement fédéral au secteur culturel et artistique des communautés de langue officielle en situation minoritaire. L'étude tente aussi de mieux comprendre les défis auxquels les artistes de ces communautés doivent faire face.

Le commissaire aux langues officielles, monsieur Graham Fraser, a fait une série de recommandations visant à améliorer la situation et à permettre aux arts et à la culture de mieux rayonner au sein de leurs communautés. Une importante recommandation à l'endroit de la ministre du Patrimoine canadien, Josée Verner, a déjà porté ses fruits. En effet, le gouvernement Harper a inclus les arts et la culture à sa *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013 : agir pour l'avenir*, laquelle donne suite au *Plan d'action pour les langues officielles* dont la période d'application se terminait le 31 mars dernier.

La revitalisation communautaire : tendances et perspectives dans les communautés anglophones du Québec

Pour sensibiliser la population aux problèmes vécus par les communautés anglophones du Québec et mobiliser ses leaders, le Quebec Community Groups Network (QCGN) a organisé une conférence nationale du 29 février au 2 mars 2008 à l'Université de Montréal.

Plus de 200 leaders des communautés et partenaires du gouvernement ont pu mesurer l'ampleur des récents défis et des dernières réalisations. Ils ont également eu l'occasion de suggérer des pistes d'action dans plusieurs secteurs importants en matière de vitalité, comme la démographie, la santé, l'éducation, la justice et le leadership.

Le [compte rendu](#) de la conférence a été publié grâce à l'appui du Centre d'études ethniques des universités montréalaises, l'un des grands partenaires de l'évènement.

La vitalité de trois communautés anglophones du Québec

Quelle est la situation des communautés anglophones du Québec? Quels objectifs de vitalité poursuivent-elles?

L'[étude](#) portant sur la Basse-Côte-Nord, les Cantons-de-l'Est et la ville de Québec révèlent deux secteurs d'activités prioritaires pour chacune des communautés : la santé et la jeunesse.

Cette étude, publiée en juin par le Commissariat aux langues officielles, fournit des outils aux communautés pour planifier les activités de développement, développer des partenariats avec le secteur public et mesurer les résultats.

L'étude au sujet de trois communautés anglophones du Québec décrit des aspirations qui s'apparentent à certains égards à celles des communautés francophones en situation minoritaire.

L'apprentissage de la langue seconde dans les universités canadiennes

Le Commissariat aux langues officielles a entamé une étude dans le but d'examiner les possibilités d'apprentissage de la langue seconde offertes par les universités canadiennes.

L'intérêt pour cette question découle en partie du nombre élevé de diplômés des programmes d'immersion et d'autres programmes d'enseignement du français langue seconde qui font actuellement ou qui se préparent à des études postsecondaires. On reconnaît aussi les nouvelles réalités socioéconomiques de la mondialisation et les compétences que nécessite l'économie du savoir, dont les compétences linguistiques et l'ouverture aux autres cultures.

L'étude a pour but d'accroître les connaissances sur les occasions qu'auront les étudiants d'améliorer leurs compétences en langue seconde tout en poursuivant des études supérieures et en préparant leur carrière.

Les résultats de cette étude nous permettront d'avoir un portrait plus fidèle de ce qui est offert par les universités canadiennes en matière d'apprentissage de la langue seconde.

Donnez-vous votre langue au chat?

Vrai ou faux?

Chez les jeunes francophones âgés de 15 à 19 ans, le taux de bilinguisme est plus élevé au Nouveau-Brunswick qu'au Québec.

Réponse : Vrai

Selon le Recensement de 2006, près de 73 % des jeunes francophones du Nouveau-Brunswick de ce groupe d'âge sont bilingues. Au Québec, dans la même tranche de la population, ce taux s'élève à 41 %.

Fait intéressant, la situation s'inverse chez les jeunes anglophones : au Québec, ils sont bilingues à 83 %, tandis qu'au Nouveau-Brunswick, cette proportion atteint 35 %.

Pour obtenir plus de renseignements sur le portrait linguistique du pays, [consultez le site Web de Statistique Canada](#) 🇨🇦

Source : Recensement 2006, Statistique Canada

Taux de bilinguisme des jeunes âgés de 15 à 19 ans		
	Francophones	Anglophones
Nouveau-Brunswick	73 %	35 %
Québec	41 %	83 %
Canada	46 %	15 %

À vous la parole

Q - Racontez-nous comment vous avez appris votre langue seconde.

La rubrique linguistique

Bâtiment, bâtisse, complexe, édifice, immeuble : Employer le mot juste. Pour en savoir davantage, consultez le nouveau rappel linguistique.

<http://www.bureaudelatraduction.gc.ca/index.php?lang=français&cont=802> 🌐

Liens d'intérêt

De bonnes adresses où trouver des ressources linguistiques.

Portail de l'enseignement et de l'apprentissage des langues officielles du Canada

LangCanada.ca offre aux enseignants et aux apprenants des liens vers plus de 3 000 ressources pédagogiques et 500 établissements d'enseignement.

www.langcanada.ca

Radio Canada International

Radio Canada International (RCI) fait connaître le Canada sur la scène internationale en diffusant des émissions de radio dans 9 langues. RCI diffuse aussi des cours de français et d'anglais à l'intention des enfants de 7 à 12 ans.

www.rciviva.ca

Association canadienne des professeurs de langues secondes

Le site Web de l'Association canadienne des professeurs de langues secondes (ACPLS) est une ressource indispensable pour les professeurs de langues qui cherchent des activités à faire en salle de classe, du matériel pédagogique et des renseignements sur les événements dans le domaine des langues secondes.

www.caslt.org